Des sauvages engagés dans le camp, un seul était resté debout. Pendant une minute, il promena autour de lui ses yeux ardents comme ceux du tigre cerné par les chasseurs. Loin de chercher à dissimuler sa présence, l'Indien poussa de nouveau son cri de guerre, mais ce cri se confondit avec ceux qui déchiraient au dehors les échos de la plaine. Alors, profitant d'un moment de confusion pendant lequel les aventuriers, attaqués au dehors, laissaient presque libre la brèche ouverte dans l'enceinte du camp, l'Apache la fit franchir à son cheval et se trouva parmi les siens.

Pedro Diaz, seul peut-être dans le camp, avait aperçu l'Indien qui, échappé au massacre des siens, s'était élancé hors des retranchements. C'était une proie qu'il regrettait, et l'implacable ennemi des Indiens avait coutume de ne pas se consumer en regrets stériles.

L'aventurier s'était élancé sur le cheval de bataille qu'il tenait de la munificence de don Augustin Pena. À sa main gauche était suspendue par la dragonne une longue et large épée de Tolède, avec la fière devise espagnole :

*No me saques sin razon,
No me envaines sin honor* (1).

et dont la lame était rougie de sang. De sa main droite étendue au-dessus de ses yeux, il se faisait comme un abat-jour contre la lumière du feu et jetait devant lui un regard qui essayait de percer l'obscurité lointaine. Tout d'un coup, il aperçut, à l'extrémité de la zone lumineuse que projetaient encore les foyers près de s'éteindre, un cavalier indien.

C'était l'homme que cherchait Diaz. L'Indien faisait décrire avec fureur à son cheval mille évolutions diverses, en poussant des hurlements de défi. L'aventurier se rappela cette phrase de l'hacendero à propos du cheval qu'il lui avait donné : " L'Indien que vous poursuivrez devra être monté sur les ailes du vent si vous en l'atteignez pas, quelque avance qu'il ait sur vous," et il résolut d'en faire l'épreuve.

Le noble animal, excité par l'épée, franchit les retranchements renversés par les Indiens, et en un clin d'œil les deux cavaliers étaient côte à côte. L'Indien brandissait son casse-tête, Diaz pointait contre lui sa lame rougie. Ce fut, pendant quelques secondes, une lutte merveilleuse d'agilité, de courage et d'adresse. L'un et l'autre soutenaient la réputation des Mexicains et des Indiens, qui sont les premiers cavaliers du monde ; le casse-tête de l'Apache fit voler en éclats l'épée du Mexicain. Les deux combattants se prirent alors corps à corps pour essayer de s'enlever mutuellement de leur selle ; mais, pareils à des centaures, chacun d'eux semblait ne faire qu'un avec son cheval.

Enfin Diaz put se dégager de l'étreinte de son ennemi. Il fit reculer son cheval sans cesser de faire face lui-même à l'Indien, puis, quand il en fut à quel-

ques pas, il fit cabrer sa monture si furieusement de deux coups d'épée, que l'animal sembla planer un instant au-dessus du groupe de l'Indien et de son cheval. Au même moment, le Mexicain leva la jambe droite sans que son pied lâchât l'étrier, et d'un coup de cet étrier de bois, large, pesant, cerclé de fer, il brisa le crâne de l'Indien, que son cheval emporta mort et non désarçonné.

Ce dernier et magnifique exploit fut comme la fin du combat qui durait depuis si longtemps. Quelques flèches volèrent sans l'atteindre autour de Diaz, que ses compagnons reçurent avec des hurlements de joie qui ne le cédaient pas en modulations sauvages à ceux des Apaches.

Diaz remplaça son épée brisée et reprit haleine. Un moment de repos indispensable aux deux partis eut lieu comme d'un commun accord. On put alors s'interroger et se reconnaître.

— Pauvre Benito ! s'écria Baraja, que Dieu ait son âme ! C'est une perte pour nous. Il n'est pas, je crois, jusqu'à ses effrayantes histoires que je ne regrette...

— Et ce qui est le plus regrettable encore, interrompit Oroche, c'est la mort de l'illustre Cuchillo, le guide de l'expédition.

— Vos idées sont encore brouillées du coup de casse-tête que vous avez reçu sur le crâne, dit à son tour Diaz en essayant sur son étrier la flexibilité de la nouvelle épée dont il s'était pourvu. Sans l'illustre Cuchillo, comme vous l'appellez, nous n'aurions pas perdu ce soir, vingt braves camarades au moins que nous serons forcés d'enterrer demain. Cuchillo a eu le tort de mourir un jour trop tard. Quant à lui, je n'ose dire : Dieu veuille avoir son âme !

Pendant ce temps, les Indiens délibéraient entre eux. Le dernier exploit de Diaz, la mort que plusieurs des leurs avaient trouvée dans le camp des blancs, ceux que les balles mexicaines avaient mis hors de combat, avaient éclairci leurs rangs. Les Indiens ne s'acharnent jamais à des exploits impossibles. Un singulier mélange de prudence et de mépris de la vie distingue cette race extraordinaire. La prudence leur conseillait la retraite ; ils l'exécutèrent aussi brusquement que l'attaque. Mais les aventuriers avaient une tactique différente à suivre. Il était urgent de profiter d'une victoire dont le bruit devait arriver jusqu'au fond des déserts et assurer désormais leur marche. Aussi l'ordre de poursuivre les fuyards donné par don Estévan fut-il accueilli avec acclamation. Une vingtaine de cavaliers s'élancèrent sur leurs chevaux. Pedro Diaz ne fut pas le dernier. L'épée d'une main, le lazo et la bride l'autre, il ne tarda pas à disparaître avec ses compagnons aux yeux des Mexicains restés dans le camp.

Ceux-ci, quoique tous blessés plus ou moins grièvement, s'occupèrent d'abord, avant de se reposer, à reconstruire soigneusement, en cas de nouvelle attaque, les lignes enfoncées de leurs retranchements ; puis, accablés de fatigue, de soif et de faim, sans songer à débarrasser l'enceinte du camp des cadavres qui la jonchaient, chacun s'éten-

(1) *Ne me tire pas sans juste cause,
Ne me rengainé pas sans honneur.*